

## **L'Odieux**

*(L'un des miracles de Siméon, reconstitué d'après  
le témoignage de son voisin du septième.)*

En effet, c'est M. Georges qui fit le premier pas. Sous l'Odieux, peu après trois heures du matin, il se levait pour aller chercher du lait. Il avait beau faire, il n'arrivait jamais le premier à la queue. Inutile de mettre le réveil : c'est Mémé qui se chargeait de le tirer de son lit, souvent plus tôt que nécessaire. Elle s'amenait dans sa chaise roulante – « Gégé, tu dors ? », faisait-elle –, par ennui plutôt que pour d'autres raisons, car la nuit était si longue sans personne avec qui parler, et que, pour une octogénaire clouée dans son fauteuil, ce genre de causeries tiennent parfois de la survie. « Si tu dors, c'est tant mieux, continue de faire dodo tranquille, mais si tu dors plus, serais-tu gentil d'aller chercher le lait ? Ça t'ennuie pas, dis ? Mme Arthème m'a demandé de la dépanner. »

Mémé ne digérait pas le lait, en revanche, elle s'était prise d'une véritable passion de le revendre à un prix légèrement supérieur : comme, à l'époque, le litre vous coûtait deux *lei* vingt centimes au magasin, elle vous le faisait à deux cinquante. Contre les quatre bouteilles à tout casser que M. Georges pouvait réunir en retournant une seconde fois à la queue, Mémé gagnait de quoi s'acheter un paquet de cigarettes Carpates, sa ration pour la journée. Dieu finit par avoir pitié d'elle, la rappelant à Lui, peu avant les Événements.

Après les Événements, c'est devenu un tantinet différent, en ce sens que cette heure-là convient désormais à merveille aux voleurs de voitures.

M. Georges sortit de chez lui en robe de chambre molletonnée et en tennis, une vieille paire qu'il avait débusquée après des fouilles minutieuses dans son débarras, parce que plus silencieuse sur les marches. « La fraîcheur du matin remplit mon cœur d'entrain », chantait un crooner d'autrefois, sous l'Odieux, du temps que M. Georges était encore jeune, et que se lever tôt lui conférait une espèce d'emprise sur l'existence : aux alentours de trois heures, la gravité de la terre diminuait presque, le monde semblait plus large et, de ce fait, même le souffle s'allégeait. À présent, la fraîcheur matinale charriait dans la cage des escaliers des bouffées de moisi du sous-sol, agitant, çà et là, les toiles d'araignée aux encoignures. L'air froid et humide de l'aube s'insinuait

sous les pans de la robe de chambre et par le bas du pantalon du pyjama de M. Georges, avec une sensation d'avoir les pieds dans l'eau. Plus la moindre ampoule pour éclairer les deux derniers étages, au point de ne plus pouvoir, dans le noir, se rendre compte si vos propres yeux étaient ouverts ou fermés.

– Père Siméon ! dormez-vous ? interrogea-t-il, tout bas.

– Si.

– Est-ce qu'on pourrait causer un peu tous les deux ?

– C'est toi, Georges ?

– C'est moi.

– À cette heure-ci ? Non, mais ça va pas ?

– J'ai des insomnies, s'expliqua M. Georges.

Si doucement qu'il s'efforçait de parler, le silence et l'obscurité lui renvoyaient l'écho démultiplié de ses chuchotements, tels des sons de cloche. Quelque part en bas, un chien blotti, qui sait quand et comment, au pied de l'escalier – quelqu'un avait dû, une fois de plus, laisser la porte d'entrée ouverte – toussa comme un homme accablé. Bientôt dehors résonneraient les crissements des balais et les voix des éboueurs, riant ou se chamaillant pour des broutilles.

– Depuis les Événements, j'ai toutes les peines du monde à m'endormir, et si, par hasard, je me réveille au milieu de la nuit, je peux plus refermer l'œil jusqu'aux aurores, reprit M. Georges, après une pause, le temps de se convaincre qu'aucune oreille indiscrete ne traînait dans les parages.

– C'est pour ça que tu balances des pierres ? voulut savoir Siméon. J'ai entendu dire que tu t'étais bricolé un lance-pierre à lunette.

– Ah non ! le lance-pierre, c'est une autre histoire, faut pas confondre, l'assura M. Georges.

Siméon ne lui ayant pas demandé de quelle histoire il s'agissait, M. Georges se tut, dans l'attente d'une nouvelle interrogation. Mais, voyant le silence se prolonger plus que de raison, et craignant que Siméon ne s'assoupît sans creuser la question, il reparla.

– Pour ce qui est du lance-pierre, sachez que les choses sont pas si simples que d'aucuns ne voudraient bien le croire. Moi, j'avais une dent contre Ceaușescu. À ce moment-là, on le haïssait tous, pour des tas de motifs : parce qu'il nous donnait à bouffer du salami au soja, parce que y'avait pas de matchs

à la télé, sans compter qu'il nous enrôlait chaque dimanche pour des travaux d'intérêt général. Le soir, avant de sombrer, je ressassais toutes les méthodes possibles et imaginables de le zigouiller. Je me figurais fabriquant une arme au laser, ou quelque chose dans ce goût-là, puis en train de me mettre à l'affût dans la tour en face de la Maison du Peuple. Je m'y dénichais une bonne planque au dernier étage, puis je guettais son arrivée en limousine, entre ses gorilles de la Securitate. Je lui laissais le loisir d'entrer dans son bureau, l'épiant à travers la lunette pendant qu'il prenait son café sans sucre, car il faisait du diabète, ou bien qu'il se renouvelait le sang, car vous savez qu'il s'en injectait dans les veines des poches entières prises aux enfants des orphelinats, dans le but de rajeunir. J'étais pas du tout pressé, j'attendais mon heure. Si sa femme entrait, tant mieux, je faisais un beau doublé ! Et si, sur ces entrefaites, quelque garde de la Securitate rappliquait pour un contrôle de routine, je le liquidais en un clin d'œil avec mon laser. Une autre fois, à la place du laser, j'avais sur moi des balles dum-dum d'une rare puissance, que je tirais avec des automatiques spéciaux dotés d'un silencieux, de sorte que les argousins de la Securitate parvenaient pas à me localiser, tournant en rond comme des mabouls, complètement déboussolés, tandis que la Maison du Peuple sautait, réduite en un tas de débris. C'est grâce à ça que je m'endormais comme un bébé, soir après soir, tout de suite après le JT. Souvent, j'avais même plus à tirer pour de vrai, me contentant de ranger mon matos à portée de main, bien calé, et de patienter, conscient de l'avoir à ma merci de toute façon.

– Mais, ces balles explosives, d'où les sortais-tu ? s'enquit Siméon, curieux.

– Patience, j'y viens. J'avais mon réseau. C'est des gens pointus en diable, des grosses têtes dissidentes qui m'en fournissaient. Ils y bossaient terrés dans des bunkers souterrains que j'avais construits tout près d'ici, sous la colline de Măgura, à la sortie de Bacău. Vous savez que, plus en amont, du côté d'Onești, y'a un gisement de fer, même les journaux en ont parlé, c'est là où les voitures, si vous lâchez le volant, se mettent à remonter toutes seules la pente, au lieu de la dévaler, à cause de la roche aimantée. C'est de là que j'avais pratiqué un tunnel d'approvisionnement qui débouchait sur le passage de la gare, ni vu ni connu. Mes savants de génie avaient inventé ces pruneaux-là, des vraies minibombes à hydrogène, vous voyez le topo ? pour qu'ils

n'émettent pas de radiations qui nuisent à la population. J'avais appris que l'Odieux s'était aménagé au sous-sol un abri antiatomique : en cas de danger, il n'avait qu'à presser un bouton, et son appart tout entier s'enfonçait illico sous terre ; mais j'étais pas né de la dernière pluie, moi non plus, et je misais sur le facteur surprise.

Siméon demeura de nouveau songeur. À en croire la description de M. Georges, ce devait être une organisation de guérilla à multiples ramifications, sauf qu'un petit doute subsistait : comment s'était-il débrouillé pour rassembler tous ces dissidents ?

– Mais, en fin de compte, c'est d'autres qui l'ont descendu, conclut, plein de regrets, M. Georges.

– Ils t'auront devancé, remarqua Siméon.

– Vous voyez ? Quand ils ont montré ça à la télé, j'ai pleuré.

Sans un mot, ils se remémorèrent tous deux cette fameuse veillée de Noël. Il faisait doux, comme si c'était Pâques qui approchait, et non pas la Nativité. Quelques jours plus tôt, le matin même où à Bucarest démarraient les démonstrations, au-dessus de la vallée du Trebeş était apparu un immense arc-en-ciel, au grand dam des Bacaïans, qui se demandaient ce que cela pouvait bien signifier. Pendant des jours, ils n'avaient cessé d'affluer vers le parvis de la préfecture : des intellectuels de tout poil s'étaient relayés au balcon pour y prendre la parole, certains pour y lire des poèmes, d'autres pour s'y souvenir d'un coup des terribles persécutions dont ils avaient fait l'objet ; l'archidiacre était venu en personne asperger les lieux d'eau bénite, puis un procureur avait enjoint l'assistance de s'agenouiller, l'espace de deux minutes, en l'honneur des victimes de la révolution de Bucarest, où les soldats étaient en train de s'entretuer. Lorsque le silence prolongé recommença de l'inquiéter, M. Georges s'éclaircit la gorge.

– Mais, je vous dérange peut-être. Préfèreriez-vous que je vous laisse dormir ? demanda-t-il, à mi-voix.

– J'interrogeais tout juste ma conscience, lui annonça Siméon. De toi à moi, Georges, est-ce qu'une bonne chose pourrait-elle découler d'une mauvaise ? Parfois, je me dis que c'est pour ça que les ennuis nous collent au train. Notre démocratie, telle que tu la vois, a débuté par un crime.

– Le mien, d’ennui, c’est que, depuis qu’ils l’ont descendu, j’ai perdu le sommeil. Si, le matin, y’avait encore des queues pour le lait, je me porterais volontaire.

Derrière la porte de l’ascenseur il y eut du remue-ménage, et les semelles de Siméon crissant sur le plancher – il avait dû changer de position.

– Êtes-vous bien, là ? Vous sentez-vous pas déjà tout engourdi ?

– J’ai apporté un tabouret, repartit Siméon. Mais, dis donc ! pourquoi t’essaierais pas aussi avec ces autres-là, qui ont remplacé Ceaușescu ? Mitonne-leur aussi un petit laser à ta façon, tiens ! ou alors un paquet d’explosifs, ou du moins flanque-leur une poignée de grenades lacrymogènes, histoire de leur faire chier du poivre, ça t’aidera peut-être à t’endormir.

– Ceux-là ?! s’étonna, dépité, M. Georges, brusquement saisi de compassion et d’une sorte d’incurable tristesse résignée. Mais, pensez-vous si j’ai déjà essayé ! Seulement, sais pas pourquoi, ceux-là, j’arrive pas à les haïr. Ils vous filent le bourdon et la nausée, rien qu’à les regarder, comme qui devrait écrabouiller une punaise sous son ongle... Pendant longtemps, pour me remettre d’aplomb, je me suis reconverti dans le social. Mon groupe visait plus la politique, mais l’éducation des masses. Y’a un tas de malappris qui crachent par terre, grignotent des graines, jettent des papiers gras et des mégots dans la rue ou dans le bus, et cetera. C’est désormais avec eux que j’avais maille à partir. On formait des équipes de trois ou quatre agents, qui scannaient la zone. S’ils enregistraient quelque irrégularité, par exemple, un voyou qui se débarrassait d’un papelard où ça lui chantait, mes hommes le ramassaient et le lui rendaient, avec une parfaite courtoisie : « Mes excuses ! mais vous avez laissé tomber quelque chose, peut-être par distraction ! » En revanche, si ce type refusait de le reprendre et de le mettre à la poubelle, ou qu’il cherchât la bagarre, il prenait quelques coups de matraque bien tassés, qu’il n’oublierait pas de sitôt ! Ça a marché jusqu’à un certain point, après quoi, je les ai pris en pitié, ces mecs-là. Savez-vous comme ça fait mal, ce gourdin en caoutchouc ? C’est des êtres humains, eux aussi, malgré tout.

Siméon ne le contredit guère, mais il ne donnait pas non plus de signes qu’il eût la moindre solution à lui soumettre. Pour l’instant, M. Georges n’avait plus rien à ajouter. Il s’était accroupi à côté de la porte de l’ascenseur, les yeux mi-clos, adossé au radiateur, les genoux ramassés sous le menton, à attendre un

conseil qui tardait à venir. Il était bien comme ça, se tenant chaud tout seul ; il se sentait comme un petit enfant pelotonné dans une crèche de foin fraîchement coupé, protégé par la force supérieure de son père qui, tout près, vaque à ses affaires, ou bien nourrit son bétail. Ce qui se passait là ou ailleurs n'avait plus d'importance, toutes les rumeurs lui parvenaient lisses comme les vagues de la mer étalées sur une plage déserte, lorsque, en fin de journée, elles s'y échouent effaçant, en un clapotis discret, les traces de pas sur le sable, les absorbant ou les emportant quelque part au large, jusqu'à un endroit où tous les pas de toutes les plages du monde se rejoindraient ... On eût dit une fenêtre ouverte sur le temps. Devant ses yeux défilaient de vieux souvenirs d'un passé sans échos, si lointain qu'il ne le possédait presque plus ; le présent se résolvait dans les eaux léthargiques du silence, sans même les effleurer, jusqu'à ce que les battements de son cœur qui s'emballait douloureusement fissent revivre tel ou tel détail : un pré fleuri, une venelle étroite entre des murs sombres, une paire de chaussettes séchant près des braises d'un poêle... Des créatures somnolentes, des objets quasi vivants se penchaient sur lui, tournoyant de plus en plus lentement, à l'instar d'un manège dont le moteur se fût arrêté, mais dont les chevaux de bois continueraient de graviter autour de l'axe, poussés par l'inertie, dans le tintement décroissant de leurs grelots, avant de s'immobiliser. À un moment donné, il entendit, comme en songe, la voix de Siméon prononçant son nom, et il sursauta. Quand il rouvrit les yeux, les prémices de l'aube étaient visibles dans l'air, telles des silhouettes vagues se mouvant dans le noir avec des allures de nuages laiteux. Dans l'immeuble il y avait déjà de l'activité. Quelque part en bas, quelqu'un avait tiré la chasse, les gargouillis furieux de l'eau suivis d'un chuintement persistant, quoique de plus en plus indéfinissable. Après quoi, M. Georges reconnut le bruit d'une voiture qui se rapprochait, puis de nouveau s'éloignait... Avec l'esprit de l'escalier, et seulement une fois réveillé pour de bon, il comprit que, dans l'intervalle, quelque chose était survenu : il s'était endormi.

– Écoute-là, Georges ! ouvre bien tes oreilles, et tâche de retenir ce que je vais te dire, pour pas que je gaspille ma salive ! Si un corps chaud semble ne faire qu'un, la chaleur corporelle sera toutefois distincte du corps. De la même manière, le bien et le mal sont suspendus l'un à l'autre dans l'homme, tel le corps et sa chaleur, et ils ne se verront plus désunir jusqu'à la fin des temps. En

vertu de la nature, le mal mesure, précisément, l'absence du bien, tout comme le froid signifie l'absence de la chaleur, et l'obscurité, l'absence de la lumière. Là où l'homme n'existe pas, il n'y a ni mal ni bien : point de lumière sans yeux pour la voir, car c'est des yeux qui la lumière, avec toutes ses couleurs, tire sa source. Détrompe-toi : si tu n'avais pas d'yeux, tu ne verrais pas davantage l'obscurité ni l'absence de toute couleur – ce que tu vois avec ton genou, voilà ce que serait le monde sans lumière ni obscurité. De même, le tympan produit en vibrant les sons que tu perçois. Avant d'avoir frappé ton tympan, le son était autre chose que du son ; ainsi la lumière, avant d'atteindre la rétine de tes yeux, était autre chose que de la lumière ; et, si elle s'était arrêtée là, elle ne se serait toujours pas appelée de la lumière – car ce n'est pas les yeux qui regardent, mais autre chose de derrière eux –, sauf que, revêtant, en vertu de la nature, une forme différente, elle poursuit le long des fibres nerveuses, jusqu'à ce quelque chose blotti au fin fond de l'amas de chair, et qui, par moments, dit, à propos de lui-même, « moi ». Elle poussa peut-être encore plus loin, au-delà de ce quelque chose, vers le siège souverain, vers les profondeurs mêmes d'où elle procéda, et où, à l'aube du monde, elle croisa les sons, les odeurs, et tout ce qui fut jamais éprouvé ou pensé – à un endroit que nul ne connaît. Rappelle-toi donc que la lumière et l'obscurité étaient dedans, avant d'être dehors, et que, lorsque tu les reçois, elles ne font que boucler la boucle. Tels le bien et le mal. Ma réponse, en bref, la voici : si tu veux savoir comment Dieu créa le monde, cherche en toi-même, et tu trouveras.

M. Georges l'écoutait en se frottant les yeux, s'efforçant de réfléchir très sérieusement aux choses dont Siméon lui parlait.

– Et je dormirai mieux après, selon vous ? s'enquit-il.

– Pour commencer, cesse de défoncer avec ton lance-pierre les pare-brise des voitures, ils coûtent désormais bonbon, et les pauvres gens n'ont plus de quoi s'en acheter des neufs. Et, si tu veux pioncer à poings fermés, t'as qu'à penser à notre équipe nationale de foot, Hagi en tête. Nos braves gars, ne mériteraient-ils pas de battre les Anglais et les Allemands, et de devenir, eux aussi, un de ces jours, champions du monde ? Pour un peu qu'ils le mériteraient ! sauf qu'il leur faudrait une arme secrète, et un organisateur fortiche, quelqu'un comme toi, qui leur enseigne des schémas tactiques et autres ficelles. Vas-y, prends-les un peu en main ! Sélectionne les meilleurs

éléments aux quatre coins du pays, mets-les dans un camp d'entraînement, occupe-toi personnellement de leur préparation physique... Commence par former une équipe ici même, à Bacău, gagne avec elle le Championnat et la Coupe, puis tu peux écraser les Italiens, les Espagnols et tous tes autres adversaires. Mais, attention : t'as pas le droit de perdre un seul match ! Tu les laisseras, à la rigueur, se manger un but ou deux, en début de rencontre, pour que tout ça n'ait pas l'air louche, mais dans le dernier quart d'heure, tu leur sortiras ton arme secrète. Prends soin cependant de la faire inventer au préalable par tes savants de génie. Pour le reste, tu t'arrangeras, d'une façon ou d'une autre.

M. Georges se remit debout, mais il hésitait à s'en aller déjà, se balançant, indécis, tantôt sur une jambe, tantôt sur l'autre. Il passa une main confuse sur son menton, grattant longuement les soies raides qui avaient repoussé à une vitesse sidérante.

– Y'aurait encore un problème, objecta-t-il. J'ai oublié de vous dire que l'un de mes chercheurs est d'origine magyare.

– Eh ben ! dans ce cas, mettons que tu feras un match nul avec les Hongrois, pour satisfaire tout le monde. Et maintenant, va te coucher. Tu réciteras douze fois le Pater, puis tu salueras la Sainte Vierge Marie, Mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

– Mais, pourquoi douze fois ? fit, étonné, M. Georges, alors Siméon lui décocha une réplique qui l'étonna encore davantage.

– Parce que douze étaient les tribus d'Israël. *Loué soit le Seigneur pour avoir entendu les mots de ma prière ! Le Seigneur est mon berger, mon soutien et mon bouclier, c'est sur Lui que mon cœur s'est reposé, et Il m'a assisté.*

Selon ses propres déclarations, M. Georges rentra chez lui, mais n'eut plus le temps de s'allonger, car déjà il faisait jour, le moment de se préparer pour aller au boulot. Toute la journée, il tomba de sommeil, et le soir, à son retour, il s'endormit dès qu'il posa sa tête sur l'oreiller. À peine avait-il eu le loisir d'aligner deux ou trois séquences de tir au but, avec dans le premier rôle Hagi, cet « Eminescu du football roumain », comme disait si bien, tout récemment, un chroniqueur sportif.

(Extrait du roman « Simeon l'ascenseurite » traduit par *Dominique Ilea*)